

Un test de fragilité

Baptiste Gaillard

(Héros-Limite, Genève, 2024)

En feuilletant le dernier livre de Baptiste Gaillard, on est d'abord frappé par l'hybridité de sa forme. De courts paragraphes en prose côtoient ici un quatrain, là un tercet; presque un haïku – « un souffle/rien d'autre/que l'environnant » (p. 26) – dont la fugacité altère la densité des blocs-textes avoisinants.

Un test de fragilité est bâti de fragments et le premier d'entre eux nous apprend que cette forme sera le cœur de son propos. « Ce qui est par terre jonche le sol et le sol en est fait » (p. 7). En un chiasme inaugural, Baptiste Gaillard transforme l'être en être fait et esquisse ainsi un univers composite dont il nous ouvre les portes.

On pénètre un monde raconté par le bas, à travers l'éphémère et l'évanescent; un monde fait de « flous tout proches d'accéder au réel mais demeurant en deçà » (p. 37). Se déploie alors une esthétique du « presque rien » qui considère l'absence comme une forme de présence et la disparition comme un état de la matière. Après une exploration d'une vingtaine de pages, un fragment pose la question qui deviendra le fil rouge du recueil: « Comment préserver la discrétion sans qu'elle se dissolve dans l'invisible ? » (p. 26)

Donner corps par la langue à ce qui n'en a presque pas, voilà la tâche que se confie le poète. Il appréhende cette matérialité vacillante par la bande, à travers les traces sensibles qu'elle est susceptible de semer: une odeur, définie comme l'« état léger des choses » (p. 42); un bruit qui, lorsqu'il se fait écho, témoigne « d'une présence disparue » (p. 29); une empreinte lumineuse sans laquelle la matière ne pourrait être vue. À cette perception biaisée s'ajoute une description elle aussi indirecte du monde, faisant la part belle à la comparaison. Les ombres qui s'atténuent sont « comme le corps d'une méduse dans l'eau » (p. 9) et l'humidité dans l'air agit « comme des picotements dans le coton » (p. 17).

En parcourant le recueil, on constate qu'un fragment se distingue de tous les autres. Il est composé d'un seul mot, qui se voit par conséquent revêtu d'une importance toute particulière: « Désordre » (p. 43). Désordre d'une matérialité flottante, de cette discrétion qui menace de se dissoudre à tout moment. Et Baptiste Gaillard en joue en le laissant infuser sa poésie. Il multiplie les chiasmes – celui mentionné en introduction n'est qu'un exemple parmi d'autres – comme autant de renversements, redoublant l'instabilité de son objet.

Les nuées se déposant font un dessin qu'elles défont quand elles se soulèvent. Une forme nouvelle commence par de nouvelles approximations. L'air est une mutation, une respiration continue. (p. 23)

La matière est reléguée dans une zone mouvante entre le *faire* et le *défaire*, dans laquelle toute forme n'est qu'un instant saisi entre deux approximations.

Au fil des pages, on trouve également de nombreux paradoxes. Auparavant instable, la représentation du réel qui en découle confine désormais à l'impossible, comme pour ces gouttelettes « en décalage les unes des autres, dessinant des ensembles réguliers en même temps qu'irréguliers » (p. 41). Parmi ces paradoxes, il en est un qui traverse tout le recueil et qui réside dans l'idée que la matière est toujours à la fois même et autre, animée par un mouvement si lent qu'on pourrait la croire immobile, mais qui ne cesse pourtant de la travailler. Un bloc de glace sera ainsi appréhendé sous la forme d'« une étrange cohabitation d'états et de températures » (p. 31).

Un dernier élément à mentionner ici relève d'un désordre dans la perception – les sens semblent se parasiter les uns les autres – ce que Baptiste Gaillard traduit par autant de figures synesthésiques, évoquant des odeurs qui « se répandent à bas volume » (p. 39), « des scintillements pour les oreilles » (p. 40), « un observatoire pour l'écoute » ou encore « un cinéma pour les oreilles » (p. 60).

Cet examen minutieux d'une matière incertaine et bien souvent microscopique, d'un état des choses qui précède leur existence concrète, est déjà très riche en soi. Mais Baptiste Gaillard effectue un pas de plus et lui offre son contrepoint, laissant émerger çà et là un monde massif, solide et immobile, un univers de villes et de banlieues – de zones industrielles – fait de « tunnels » et de « tours hlm », de « parkings » et de

« terrains vagues », de « rues vides » et de « décharges ». Autant de lieux que le poète ne prend pas la peine de peupler et qui, par contraste, paraissent morts, sans que l'on ne sache pourquoi. Au pré-réel foisonnant de la matière abstraite, il oppose alors un monde concret aux allures post-apocalyptiques, en plein déclin.

Une usine qui peu à peu s'éteint, dont les activités ralentissent avant qu'elle ne se change en désert, un espace où rien ne se passe, où juste se promener, se perdre, errer. (p. 55)

Toutefois ces deux mondes, qu'il serait plus juste de définir comme deux modalités – à des échelles différentes – d'un même monde, mènent une lutte permanente pour le territoire qu'ils occupent. C'est ce que raconte en creux le recueil et qui pointe à quelques occasions, lorsqu'on évoque par exemple les « rues qui se résorbent dans l'herbe à mesure qu'elle grandit » (p. 52). Baptiste Gaillard décrit ainsi un retour progressif à l'informe. « Une contamination à bas bruit est en cours » (p. 63), lit-on dans les dernières pages du recueil; la ville – et par extension le monde qu'elle incarne – subit « une perte de définition ».

« Définition »: ce n'est pas la première fois que l'on croise ce mot, et sa polysémie mérite qu'on s'y arrête un instant. Un monde qui perd sa définition revient à une forme moins précise, plus proche de l'abstraction; mais un monde qui perd sa définition perd également son sens et devient peu à peu *illisible* (encore un terme souvent mobilisé). Cette métaphore, filée à l'échelle du livre, invite finalement à considérer la place qu'y occupe le langage.

Baptiste Gaillard est également artiste plasticien, et on pourrait – je ne suis pas le premier à le faire – décrire son travail de la langue comme celui d'une matière à laquelle on donne peu à peu forme en la sculptant et en l'affinant. Mais il me semble plus intéressant ici de mettre en lumière la trajectoire inverse: celle de la matière appréhendée comme une langue, vivante et en constante mutation, fugace mais qui laisse des traces.

Dans une écriture qui les envisage conjointement, le *Test de fragilité* proposé par Baptiste Gaillard consiste alors à les observer dans l'espace restreint où elles sont les plus tangibles en même temps que les plus chancelantes, à l'endroit de ce délicat équilibre entre trop peu et trop de forme, entre une matérialité en gestation et une matière déjà morte, entraînant avec elle le monde qu'elle constitue.

Valentin Kolly